

Pour Suzel Galia, fini le cinéma !



L'art embellit la vie. Alors, quand il s'approche de nous, se met à la portée de tous, pas question de boudier ce genre de manifestation. Surtout, l'envie devient forte de savoir comment s'élabore une oeuvre, en l'occurrence dans la pierre.

C'est pourquoi il nous est naturel de vouloir rencontrer ceux qui vouent leur temps et leur talent à communiquer ce qu'ils ont de plus précieux, de plus caché dans leur être. C'est fois, c'est Suzel Galia qui nous livre des pans de son parcours. Sans que, du moins au début de la conversation, nous ayons eu vraiment à la presser de questions; qui nous dit immédiatement être «grenobloise d'origine», mais habiter «Paris depuis un bon nombre d'années. Je retourne fréquemment à Grenoble, où j'ai mes parents, des amis...»

La Marseillaise : Quel métier était le vôtre avant de pratiquer la sculpture ?

S. Galia : Au départ, j'étais professeur d'éducation physique. Il se trouve que ça m'aide aujourd'hui, d'une certaine façon ! J'ai fait partie de l'équipe de France d'athlétisme. Ma mère me disait : «L'éducation nationale, c'est bien !» J'aimais le sport, l'enseignement, mais je n'ai pas voulu passer ma vie dans une école ! J'ai arrêté, pour décrocher une licence de psychologie. Et je me suis trouvée, un peu par hasard, à travailler dans le cinéma comme technicienne, décoratrice, cadreur - un mot qui n'a pas de féminin, comme sculpteur ! - assistante à la mise en scène, directrice de production...

La Marseillaise : C'est une forme d'art, la septième !

S. Galia : Quand même assez éloignée de la sculpture ! J'aimais beaucoup ça.

Un jour, j'ai tourné un court-métrage sur mon père, ce qui a sans doute «décoïncé» quelque chose en moi. Car mon père était sculpteur sur bois et, quand j'étais petite, j'étais intriguée par son travail. Mais il ne supportait pas qu'on le regarde et, dès que j'arrivais près de son atelier, il me renvoyait. J'étais frustrée. Quand j'ai mis ma caméra sous son nez, il a bien joué le jeu...

Il y a eu un autre concours de circonstance. Ma fille et moi, nous avons décidé qu'il y aurait une crèche pour Noël, et nous avons acheté de la terre glaise. La découverte s'est faite avec Joseph, Marie, le boeuf et l'âne, parce que j'ai modelé ces personnages sans aucune difficulté. La révélation ! Comme un coup de foudre !

L'été suivant, j'ai demandé à mon père de me prêter quelques outils. A la fois pédagogue et autodidacte, il ne m'a donné aucune indication, aucun

conseil. J'étais parfois furieuse ! Mais il m'a encouragée.

La Marseillaise : Comment partagez-vous votre temps entre le cinéma et la sculpture ?

S. Galia : Le cinéma m'occupait par intermittence, pendant trois ou quatre mois de suite, le temps d'un film. Au bout d'un an à peine, l'envie me démangeait, dans ces moments là, de retourner dans mon petit atelier. La première exposition a été très encourageante. J'ai décidé de me lancer vraiment dans la sculpture, à plein temps, à fond. Mon atelier s'est agrandi, j'ai travaillé sérieusement. A Belleville, j'ai découvert beaucoup d'artistes, et l'on a créé une association pour montrer nos oeuvres pendant les journées «portes ouvertes» qui drainent 30 à 40.000 visiteurs en quelques jours. J'ai une chance inouïe, de vivre de ma passion uniquement, même si je gagne moins que dans le cinéma...

La Marseillaise : Quelles pierres aimez-vous particulièrement travailler ?

S. Galia : Tout ce que je trouve ! J'ai la manie de ramasser des cailloux sur le bord des chemins. Au début, je taillais surtout dans le calcaire des carrières de Paris, tendre et économique. Puis l'albâtre, même s'il est un peu galvaudé, car on en fait le meilleur et le pire. Maintenant, je travaille beaucoup le marbre, aux multiples variétés. Aussi l'onyx, la serpentine; très peu le granit, très dur et que j'assimile trop à la pierre tombale.

La Marseillaise : Quels sculpteurs vous ont inspi-

rée ?

S. Galia : On est forcément influencé par ceux qui nous ont précédés, nourris d'une certaine culture. Brancusi a énormément compté pour moi, magnifique dans l'épure. Giacometti aussi, bien que, à l'inverse de ses oeuvres, les miennes ont des formes très rondes ! J'aime beaucoup Zuniga, un Porto-Ricain qui a vécu au Mexique presque toute sa vie, connu sur le continent américain, et qui a créé des statues de femmes généreuses, sensuelles, faisant la sieste, allant au marché. La sculpture esquimaude, stylisée, précise, m'a également inspirée.

Mais la plupart du temps, l'idée vient de la pierre, de son volume, de sa couleur. C'est pourquoi j'aime bien aller la choisir dans les carrières. J'ai souvent eu le sentiment que la forme pré-existe dans la matière, qu'elle me guide, qu'il suffit de la faire apparaître. Nous ne sommes que des intermédiaires !

La Marseillaise : Donnez-vous des noms à vos oeuvres ?

S. Galia : J'essaie de leur donner des titres aussi neutres que possible. Celle que je travaille ici s'appellera «Repos» et représentera une femme allongée, recroquevillée, qui aura l'air de dormir. Mais chacun, en la regardant, pourra y projeter ses propres émotions. Et je précise que je n'ai aucun message à transmettre.

La Marseillaise : Connaissez-vous cette région, au centre de la France ?

S. Galia : J'ai des amis à Montluçon et à Hérisson, dans l'Allier. Ici, j'apprends à connaître les gens formidables chez qui je suis hébergée, à Buxières d'Alliac, à une vingtaine de kilomètres de La Châtre. Ce sont des paysans pratiquant la culture «bio» qui m'accueillent gentiment. J'aimerais découvrir cette région, mais on tape toute la journée sur nos cailloux ! Pas de ballades !

La Marseillaise : La pierre que vous façonnez actuellement convient-elle ?

S. Galia : Ce n'est pas ma préférée. Elle est dure - moins que le marbre, toutefois. Elle ne renvoie pas la lumière, et on ne peut pas la polir.

La Marseillaise : Vous espérez continuer ce métier longtemps ?

S. Galia : Tant que je pourrais !

Recueillis